

# Secrets de plume

Jean-Claude Tixier

Publié en juin 2010 - Editia

---

Ce recueil comporte six récits. Voici des extraits de deux d'entre eux.

[- L'INCONNUE](#)

[- LE VOYAGE D'ULYSSE](#)

## L'INCONNUE (extrait)

Dès que le soleil commence à somnoler, Paris endosse son costume de nuit. Tout se brouille, les hordes d'insectes bruyants s'entourent de lumières scintillantes et la place de la Concorde qui s'étalait fièrement autour de son obélisque coiffé d'or n'est plus qu'un cœur aux contours imprécis, qui aspire des rivières de globules rouges et rejette des flots de globules blancs. Je vois des fenêtres de mon bureau cette fourmilière devenir une masse sombre, un corps vivant de ses mystérieuses énergies. Chaque soir je regarde ce spectacle, je vis cette étrange mutation sans étonnement, mais avec un inexplicable plaisir. Elle est pourtant le signe qu'inlassablement tout recommence, chaque jour, sans que rien ne puisse bousculer le rythme de cette infernale machine. Même si les événements nous embrasent comme de grands soleils ou nous transissent comme des pluies glaciales, nous ne sommes que de petites molécules dont l'agitation n'atteint en rien le cours des choses.

Ce rythme répétitif et obsédant cadence aussi mon existence et me fait souffrir d'un ennui chronique. La chance qui m'a porté dans ce luxueux bunker anti-atomique de la vie m'a sans doute un peu trop collé aux basques. Je suis à l'abri de tout, bardé d'un pouvoir suffisamment construit pour éloigner les risques d'accidents de par-cours, et de moyens financiers largement suffisants pour m'accompagner jusqu'au bout de ma vie. Je mesure toute l'épaisseur de la provocation qui accompagne ces pensées cyniques. Mais après tout, à chacun ses problèmes. Le mien est de ne pas en avoir.

Je m'ennuie comme un gosse qui aurait acheté tous les jouets de la vitrine, comme un collectionneur qui aurait terminé sa quête. Mon épouse est une actrice de théâtre, dont j'ai rêvé à en perdre le sommeil, puis que j'ai réussi à conquérir en faisant briller ma réussite matérielle de tous ses feux. Juste retour des choses, elle mène aujourd'hui sa vie sur une voie totalement parallèle : nous nous croisons sans jamais nous rencontrer. J'ai surtout dépensé du temps et de l'énergie à gravir un par un les kilomètres de piste qui menaient vers le sommet de la réussite professionnelle. Mon cabinet tourne grâce à des collaborateurs zélés, suffisamment efficaces pour prendre en charge de façon presque autonome les relations avec nos clients, créant ainsi dans ma vie quotidienne des espaces désertiques générateurs de paresse et d'ennui.

Je n'ai aucune passion risquant de m'entraîner vers des évasions imprudentes. Bien installé tout là-haut, je n'ai plus que deux solutions : contempler passivement un paysage que je connais aussi bien que ces Champs-Élysées à la tombée de la nuit, ou redescendre par une autre route... mais redescendre et replonger dans la vraie vie !

Pour dire la vérité, ces lignes jetées en vrac sur mon ordinateur accompagnaient cette errance dans un désert vide de tout événement. J'avais l'habitude de tenir une sorte de journal, façon de me raconter mon ennui, de l'habiller d'un élégant costume de mots. Peut-être ai-je pensé qu'à force de l'exprimer, je finirais par en sortir. C'était avant. Avant ce mercredi du mois de mars où tout est arrivé, où le hasard a fait voler en éclat les repères les plus rationnels de mon existence. Passant et repassant le film des événements récents, j'ai décidé d'entamer ce récit. Cette aventure m'a jeté hors de mon cocon, puis s'est arrêtée sans se finir, me plongeant dans un désarroi et une frustration qui m'ouvriront peut-être l'autre chemin, celui qui mène vers des lieux plus risqués, plus vivants.

Mercredi 9 mars

Les non-événements peuplent ma vie. Comme souvent dans ces moments d'ennui, je décide de prendre l'air.

- Je vais faire une course, Sophie... Si Warin appelle, je suis là dans une demi-heure.

Warin est un conseiller du ministre de l'Industrie, petit bonhomme intelligent, prétentieux, mais qui m'accorde sa confiance, m'assurant des missions de conseil régulières autour des projets de son bouillant patron. J'ai du mal à supporter cet archétype d'énarque sans humour, mais je dois lui reconnaître un certain sens de la fidélité, rare en politique.

Sophie, mon assistante, n'est pas naïve : elle est mon ange gardien depuis dix-huit ans et collectionne mes petites manies, mes sautes d'humeur, mes satisfactions, mes angoisses. Femme méticuleuse, prévenante, silencieuse, j'ai parfois l'impression qu'elle entasse tous ces morceaux de moi dans une boîte bien rangée, et que ce puzzle révèle peu à peu un portrait peu flatteur dont aucune facette ne lui est plus inconnue. C'est peut-être pourquoi mes élans d'affection à son égard alternent avec de fréquents instants d'agacement. Elle sait que mes escapades ne font que répondre à des envies de moments d'oisiveté tranquille. Mais je continue bêtement d'inventer des prétextes auxquels elle ne croit pas. Des non-dits imbéciles, mais existe-t-il des non-dits qui ne soient pas imbéciles ?

La lumière timide du matin blanchit les façades des immeubles alignés face aux jardins du Palais Royal. L'air de ce début de printemps est encore vif. J'aime me laisser guider par une main invisible, espérant peut-être que la malice du destin m'ouvrira une porte sur l'inattendu. Je m'engouffre dans la rue d'Alger pour rejoindre la rue Saint-Honoré, où je préfère retrouver le vrai monde du vieux Paris, celui que j'aime, les boutiques d'un autre âge, les lourds porches en bois, à la fois loin et à deux pas de la clinquante et bruyante rue de Rivoli.

Je passe souvent devant cette galerie où je ne suis jamais entré. Sa façade ancienne est bardée de colombages descendant jusque sur le trottoir, entre lesquels les pierres et le torchis ont été remplacés par des panneaux de verre. Bel effet, agrémenté par des éclairages discrets diffusant une lumière douce sur quelques tableaux d'artistes contemporains.

J'entre.

Pourquoi ? Je ne sais pas ! J'ai un goût modéré pour la peinture, mais il arrive que le destin vous envoie de grands coups de pied aux fesses pour vous propulser dans des situations improbables.

Donc j'entre.

Un homme aux cheveux gris me détaille derrière ses fines lunettes. Monsieur... murmure-t-il mollement, mais d'une voix plutôt distinguée. Accueil minimum ; l'homme sait que la plupart des visiteurs poussent la porte par curiosité, parfois par désœuvrement, puis repartent comme ils sont venus. Je lui renvoie sa phrase - son mot plus exactement - sur un ton aussi peu convaincu, puis par réaction sans doute inconsciente, je m'éloigne de lui, préférant l'isolement d'une seconde salle où j'aperçois quelques toiles baignées de lumière artificielle.

Je ne sais plus dire exactement ce que j'y ai vu. Des tableaux, quelques sculptures, sans doute mais quoi ? Tout a été balayé de ma mémoire par ce regard qui m'a transpercé violemment comme la lame d'un agresseur au coin d'une rue. Comment mettre des mots sur ce qui m'est arrivé ? La femme était face à moi, ses yeux se sont connectés sur les miens, puis sur mon âme, ouvrant une brèche par laquelle elle s'est installée à l'intérieur de moi sans que je puisse esquisser la moindre résistance. Je ne crois pas que l'on puisse parler de choc amoureux. Cette sensation inconnue et irrationnelle touchait à un autre domaine, plus intime, plus puissant. C'est du moins l'analyse que j'en fais après avoir pris un peu de recul avec cet événement.

Je suis resté pétrifié plusieurs secondes, ou plusieurs minutes, je ne sais pas. J'étais hors du temps, hors du monde. J'avais les yeux collés aux siens par un puissant aimant. Puis comme un adolescent pris en faute, je me suis brusquement arraché à son regard, et je suis sorti précipitamment sans dire Monsieur à l'homme qui me regardait d'un air désabusé.

Jeudi 10 mars

La mer d'huile de mon existence venait d'être chahutée par une houle inexplicable. Obsédé par cette sensation inconnue et violente, je devais retourner dans la galerie. Il était impensable qu'un envoûtement d'une telle intensité puisse se reproduire sans la surprise qui en avait sans doute décuplé les effets. Bousculé par une impatience démesurée, j'y retournai dès le lendemain. J'étais trop perturbé pour attendre plus longtemps. L'homme a dû me reconnaître : il a paru surpris mais a esquissé un sourire de bienvenue.

Sans hésiter, j'ai rejoint la seconde salle. ELLE était là, au même endroit, le regard tourné vers moi comme si elle m'attendait. Je lui fis face, et le même trouble s'engouffra en moi comme un vent violent. Je ne peux pas dire que son visage était exceptionnellement beau, mais il s'en dégagait une grâce naturelle et un magnétisme puissant. Ses yeux foncés étaient bordés de très légères rides en pattes d'oie qui lui donnaient une expression rieuse ; ses cheveux châtain mi-longs ondulaient comme de petites vagues autour de son visage. Ses lèvres fermées, presque serrées, exprimaient une sévérité qui contrastait avec son regard malicieux. Etait-elle sérieuse, moqueuse, gaie ? Sans doute tout à la fois...

Alors j'entendis sa voix, une voix profonde qui semblait venir de mon ventre avant d'atteindre mes oreilles.

- Vous êtes revenu...

- J'étais obligé.

- Obligé ? L'intérêt pour des œuvres d'art relève plutôt de l'envie, vous ne croyez pas ?

- Ne me demandez pas pourquoi. Je ne peux pas vous expliquer... Je ne comprends même pas ce qui m'arrive, c'est absurde...

Je bafouillai, destabilisé par une émotivité que j'avais du mal à maîtriser. Je pensai un instant que j'étais ridicule. Un long silence suivit mes balbutiements, puis une autre voix m'agressa de façon inopportune, triviale, agaçante. Celle de l'homme que j'avais vu à l'accueil et qui venait de s'avancer sans bruit derrière moi.

- Je peux vous renseigner Monsieur ?

- Non je regarde... Mais je crois que je reviendrai.

J'en voulais à cet homme qui ne faisait que son travail, mais qui venait bêtement s'interposer entre elle et moi, sans même soupçonner ce qu'il venait de briser.

- Excusez-moi, je dois partir.

Aussi vite que la veille, je m'arrachai à ce regard, et ressortis dans la rue Saint-Honoré. Je respirai une bouffée d'oxygène, avec la sensation d'émerger d'une plongée en apnée dans un monde virtuel. Toutefois l'image de la femme était bien réelle, imprimée dans mon esprit de façon indélébile. Sa voix qui continuait de se promener dans ma tête semblait me harceler sans que j'en entende physiquement le son.

## LE VOYAGE D'ULYSSE (extrait)

Ulysse est un avaleur de kilomètres. Avaleur de ce long ruban gris qui s'engouffre sous ses roues, toujours le même. Il a dépassé le stade de l'indigestion. Il absorbe machinalement l'espace morceau par morceau, calé dans ce paysage qui défile de chaque côté de sa tête à peu près deux fois par semaine, depuis... voyons, quatorze ans ! Des champs, des maisons, des ponts et des arbres qui l'accompagnent pour la sept-cent-vingt-huitième fois ! Ulysse compte vite. Il se sent au chaud, dans l'intimité d'un cocon rassurant, et laisse son esprit gambader librement. Son attention se manifeste en pointillés : le jeu de saute-camions a ses exigences. Dangereux, insupportable par moments, mais indispensable pour rester en éveil. Il imagine parfois que sa voiture est totalement immobile ; jouant avec ses commandes, il fait rouler le globe terrestre sous ses roues, à son gré, plus ou moins vite... grisant ! Le maître absolu, capable de faire bouger la terre et les planètes d'un petit mouvement de pied. Il le fait remarquer joyeusement à Ariane, et se plaît à imaginer que ses divagations la font rire. Il parle souvent à Ariane durant ses longues heures de solitude autoroutière. De bonne humeur, il entend les réponses qui le comblent. Contrarié, il subit des remarques désagréables au fil d'une discussion qui enfle dans sa tête comme une tempête. Finalement, il est bien là, tout seul, dans son monde à lui, à piloter sa galaxie du bout du pied et du bout du doigt.

Dans cette semi-torpeur, tout ronronne. Le moteur, l'attention, les réflexes. La terre entière semble entre parenthèses, complice d'une évasion hors du temps. Aussi quand l'intrusion d'une image incongrue vient perturber son champ visuel, c'est le réveil quasi immédiat. Juste le temps de réaliser l'énormité de la chose, et de la juger suffisamment dérangeante pour décider de ralentir le mouvement de la planète d'un coup de frein absurde en pleine voie. Des phares qui l'agressent rageusement dans le rétroviseur lui font comprendre que sa manœuvre est stupide. Tant pis ! Dangereuse ou pas, elle est inévitable. Irréelle cette vision subite d'un panneau annonçant la prochaine sortie ! Ulysse connaît par cœur sa géographie et son environnement autoroutier. Sept-cent-vingt-huit fois ! Tout est imprimé : ce panneau est impossible ! Il en a pourtant vu fleurir, des nouvelles signalisations, des transformations par petites touches de son décor familial. Mais une bifurcation autoroutière qui n'existait pas la semaine dernière, vers une ville dont le nom lui est totalement inconnu ! ORBYS, 2000 mètres. Et pas une petite sortie : un embranchement d'autoroute ! Ulysse se sent à la fois brutalement réveillé, et loin de la réalité. ORBYS ! Absolument impossible, ça n'existe pas ! Voyons, la sortie vers Château-Thierry est à une vingtaine de kilomètres... Aucune ville importante n'est à portée de bretelle par ici. Ulysse se sent soudain aspiré vers une réalité différente, une réalité virtuelle, un concept impossible... Machinalement, il a mis sa Volvo au ralenti, incrédule, ferré par un hameçon invisible. Il hésite : oublier cette vision et continuer son chemin, ou sortir de la route pour plonger dans cette irréalité qui s'offre à lui ? En fait, il n'a même pas le choix. Il est trop tard. Il ne se sent pas le droit de se plonger la tête dans le sable, il regretterait sa décision, cette lâcheté le poursuivrait de façon obsessionnelle. Ses cours à Reims ne commencent que cet après-midi et le plaisir rituel de son déjeuner au

Bistrot de Louis vaut bien d'être relégué loin de ses priorités. Les mains crispées plus que d'habitude sur le volant de sa Volvo, il fixe intensément son regard sur l'environnement qui l'aspire, et qui malgré sa banalité l'emporte dans un étonnement incompréhensible.

ORBYS, 1000 mètres indique la flèche blanche sur fond bleu ? écrit en grosses lettres, aussi gros que Reims et Metz... Ulysse se cale sur la voie de droite et sans hésiter, bifurque vers la cité fantôme, telle qu'il la nomme déjà dans son imagination. Il avance sur une route à quatre voies qui ne semble même pas être récente. Le revêtement a déjà supporté quelques années de trafic, apparemment. Les bâtiments et les arbres parsemés de chaque côté de la route ne sont visiblement pas nés d'hier. Quelques maisons sans style particulier bordent la route, retranchées derrière des buissons de troènes, de fusains et de thuyas... Rien de plus banal ! Un nouveau panneau indique une sortie ORBYS-Sud à 500 mètres. Ulysse suit ORBYS-Centre, comme s'il avait programmé sa destination. Après deux ou trois kilomètres, les abords de la ville se signalent par une brusque densification des maisons et des immeubles. Peu à peu, la ville enfle, s'impose, dense, grouillante de véhicules, une ville comme une autre, mais plutôt belle. Ulysse réalise qu'il n'a même pas passé de péage pour quitter l'autoroute. Incroyable ! Il continue, mécaniquement, à la fois médusé et impatient. Mairie, Préfecture... Il opte pour la direction qui doit théoriquement mener au cœur de la cité.

Le vieux quartier d'Orbys révèle une architecture très ancienne, maisons à colombages, rues pavées, Orbys n'a rien d'une ville-champignon. Et pourtant, Ulysse en est certain : la semaine dernière, elle n'existait pas ! Dans aucun livre de géographie, sur aucune carte. Il est passé de l'autre côté comme on dit. Mais de l'autre côté de quoi ? Il est bien vivant, il entend, il voit, il ne rêve pas... Il rassemble dans sa mémoire les pièces maîtresses de sa vie : sa femme Ariane, ses amis, son appartement rue de l'Ouest, ses cours de droit à Reims, ses élèves. Il énumère des noms, des prénoms qu'il colle sur des visages : pas de doute, tout fonctionne, tout semble rationnel. Alors ? Ulysse cherche une clé, une méthode, pour faire le lien entre le réel, dont il ne doute pas, et ce qu'il est en train de vivre, qui est impossible. Ah, oui : appeler Ariane. Il a presque honte de ne pas en avoir eu le réflexe tout de suite. Petite angoisse... non, son portable fonctionne, ouf ! Le lien avec le réel n'est pas rompu. Le numéro de sa femme s'affiche... une simple pression de l'index doit le ramener à la réalité.

Ce numéro n'est pas joignable répond une voix de synthèse horripilante. Pas joignable... Occupé peut-être, mais pas joignable, ce n'est pas possible. Qui appeler sans se ridiculiser ? Max ! Son ami médecin ne peut ni le berner ni le juger. Le nom de Max apparaît dans la liste de son téléphone. Appel, attente angoissée... Une sonnerie rassurante semble lui indiquer que la liaison marche normalement.

- Allo ? enfin une voix... La voix de Max !

- Max, il m'arrive un truc incroyable... Je suis dans une ville qui s'appelle Orbys.

- Oui, et alors ? Je ne vois là rien de vraiment incroyable...

- Max, Orbys, une très grande ville, je ne sais pas, deux ou trois cents mille habitants, à 100 km de Paris... Tu connais cette ville ?

- Ulysse, tu vas bien ? Je connais Orbys, oui, comme tout le monde. Qu'est-ce qui t'arrive ?

- Tu connais Orbys ? Ulysse reste muet quelques secondes, se sent de nouveau happé par une vague d'angoisse. Plus lourde, plus agressive, celle-là. Car il entend la voix de son ami, il est là, en train de lui parler, mais lui aussi est passé de l'autre côté.

- Max, je crois que ça ne tourne pas très bien dans ma tête. Je reprends la route et je rentre.

- Ulysse, tu es sûr que ça ira ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu m'inquiètes, fais attention... J'ai un copain toubib à Orbys. Tu veux que je l'appelle ?

- Non ne t'inquiète pas. Je rentre. En arrivant, je t'appelle et je viens te voir.

Ulysse se sent pourtant parfaitement maître de lui, lucide, en forme. Mais il imagine que sur le disque dur qui lui sert de cerveau, un secteur a été effacé. Un bug. Qui sait ? Peut-être qu'en arpentant les vieilles rues, les éléments du puzzle vont se remettre en place. Il ne va pas fuir tout de suite. Il va trouver l'énigme, le passage, il décide donc de se poser sur cette planète inconnue. Il abandonne sa Volvo, seule complice d'une aventure incertaine, sur le parking de la Mairie. Un parking comme les autres, qui vous tend la main pour quelques pièces qui sont bien des euros. Déjà ça ! Les rues adjacentes ressemblent à celles de beaucoup de cités, bordées de magasins et de restaurants.

Tiens à propos de restaurant... Ulysse imagine qu'il s'agit là d'un terrain d'investigation privilégié, un endroit où les gens discutent, où l'on peut facilement écouter, parler aussi. Il doit être un peu plus de midi, le moment où il a toutes les chances de se retrouver au milieu d'une population nombreuse et bruyante. Ulysse choisit un bistrot déjà bien encombré, ce qui n'est pas dans ses habitudes. La foule l'agresse, et l'attente l'insupporte. Mais les circonstances sont inhabituelles : il faut voir du monde, écouter, communiquer peut-être...

Il se cale contre un morceau de comptoir récemment libéré, commande un sandwich et une bière. Le serveur lui semble plutôt aimable, normal, quoi. Il a une bonne tête et plaisante avec des clients agglutinés de l'autre côté du zinc. Des gens ordinaires, bruyants, qu'Ulysse regarde comme des martiens.

- Vous pourrez peut-être me dire où se trouve l'office de tourisme ?, demande Ulysse au serveur dont les joues rouges sont rassurantes.

- Vous y êtes presque. Juste à côté de la Mairie, sur la place.

- Merci. Vous allez rire : je ne connaissais pas Orbys. Pour un Parisien...

Le visage du serveur se ferme brusquement. Ulysse le voit se déplacer vers le petit groupe sur le coté du bar. Il glisse quelques mots qui provoquent la chute instantanée du niveau sonore. Un grand maigre au crâne dégarni et approximativement rasé de l'avant-veille s'approche d'Ulysse. Pas franchement hostile, mais habillé d'un sourire plus sarcastique que chaleureux.

- Alors comme ça, vous ne connaissez pas Orbys ?

- Non, je l'avoue. Vous en êtes surpris ?

- Moi non. C'est peut-être vous qui serez surpris, dit-il en haussant la voix et se tournant vers ses compagnons de Ricard.

L'hilarité qu'il déclenche ne rassure pas Ulysse qui essaye de pousser la conversation.

- Surpris ? Pourquoi ? Orbys a l'air d'être une très belle ville...

- Tellement belle que vous ne pourrez plus en partir ! s'exclame d'une voix forte le grand bonhomme en s'esclaffant avec ses copains.

- Expliquez-moi...

- Rien à expliquer. Vous verrez bien. Hein les gars ?

Ulysse, glisse trois pièces de deux euros dans la coupelle posée sur le zinc et tourne les talons son sandwich à la main, inquiet et humilié. Il se sent démasqué sur un terrain aux apparences banales, et pourtant hostile. Il doit absolument lier un contact avec quelqu'un de plus avenant... s'il en existe ici.

En attendant, il estime qu'il est urgent de visiter l'office de tourisme. Sans avoir à poser trop de questions, il pourra rafler quelques documentations qui éclaireront peut-être son esprit perturbé. Il traverse la place de la Mairie et entre dans une belle demeure de style médiéval dont la porte vitrée est ornée d'un panneau : Office du Tourisme d'Orbys. Dédaignant les deux hôtesses désœuvrées derrière leur comptoir, il se dirige vers un présentoir chargé de dépliants sur la ville et la région. Il engouffre dans sa poche tout ce qu'il peut trouver puis ressort comme un voleur sous le regard indifférent des deux filles.

Les cours ! Il avait presque oublié qu'il donnait ses deux cours hebdomadaires à la faculté de Reims à partir de 15 heures... la réalité lui réapparaît furtivement alors qu'il regagne sa voiture. Coup d'œil sur sa montre : 11 heures 35 ! Impossible... A peu près l'heure à laquelle il a bifurqué vers Orbys sur l'autoroute ! Sa montre s'est bloquée, ou alors... Il happe la première personne à sa portée pour lui demander l'heure. 11 heures 35 Monsieur, lui répond aimablement un jeune homme à l'allure stricte et dont la bonne éducation et la bienveillance ne semblent faire aucun doute.

Ulysse le dévisage avec un air tellement ahuri que le jeune homme reste figé devant lui.

- Vous êtes sûr ? demande Ulysse.

- Regardez, lui répond le jeune homme en lui tendant son poignet.

Ulysse regarde : 11 heures 35 !

- Pardon, je ne mets pas votre parole en doute, mais je suis tellement surpris... je croyais qu'il était beaucoup plus tard. En tout cas merci.

En souriant, le jeune homme lui fait un signe de tête et s'éloigne. Ulysse reste statufié quelques secondes au milieu de la place. Cette ville semble normale, mais ses repères se brouillent dès qu'il aborde quelqu'un. Il est dans un labyrinthe dont il cherche la sortie, et comme dans les mauvais rêves il se heurte à des impasses. Il ne s'agit plus seulement de curiosité maintenant, mais d'angoisse. Comprendre ce qui se passe, oui, mais d'abord en sortir...

**L'intégralité de ce texte disponible sur <http://editia.fr>**